

Un

Elle brillait et me faisait mal aux yeux. Quand j'ai voulu l'embrasser, je n'ai pas pu. Elle était catholique. Nous avons commencé à manger. Je sentais une chaleur incandescente effleurer mon pantalon. J'ai posé sur elle un regard luxurieux. Elle absorbait sa soupe d'un air sévère. Le poisson était cru. La serveuse m'a suggéré de payer. Rosalin, qui en fait s'appelait Rosi, s'est levée sans détacher ses yeux du poisson. Elle avait des seins imposants et elle brillait. Tout brille depuis que je suis avec elle.

Nous sommes partis aussitôt, mais je ne me souviens de rien. Je sais seulement que nous nous sommes pas mal ennuyés. Aucun désir. Chez elle, il faisait de nouveau froid et ça sentait le cierge ou alors de la fumée s'échappait par la fenêtre, je ne sais pas trop, en tout cas il se passait quelque chose de fumeux. Elle riait mais nous ne savions pas pourquoi. Elle s'est levée pour aller directement aux toilettes. Elle a fermé la porte et je me suis levé à mon tour, pour écouter. Elle a fait pipi et une flatulence contenue a résonné de manière exquise dans la cavité acoustique de la cuvette. J'ai apprécié. J'aimais trouver des erreurs chez mes maîtresses. J'ai chassé une ou deux idées et suis allé me rasseoir. Elle est sortie des WC en souriant. Elle s'était lavé les dents.

Elle m'a dit qu'elle était heureuse.

– J’aime les gens simples et sans détour. Parlons de ta famille. Comment s’appelait ton cousin, déjà ?

– Quelle importance ?

Rosalin m’a raconté sa vie jusqu’à ce que je m’endorsse.

– Tu veux un café ?

Je lui ai répondu que non.

– Il faut que j’y aille, on m’attend.

Elle a pleuré et je n’ai pas été aimable.

– Il n’y a que mon corps qui t’intéresse ? a risqué Rosalin.

Son nez était enflammé. Moi pas.

Aleja était une femme terriblement incroyante. Elle avait de longs cheveux sans foi. Elle ne connaissait jamais la nature exacte des choses et sentait très bon. Elle dormait sur une place, allongée sur un banc en tenue d’infirmière. Le lendemain, nous nous sommes fiancés pour ne rien avoir à nous expliquer. Nous avons marché jusque chez elle. Nous nous sommes assis tout près l’un de l’autre et avons à nouveau sombré dans le sommeil. C’était une relation assez compliquée. Je lui ai dit : « je m’en vais », mais elle ne m’a pas cru et je n’ai pas pu la contredire. Je suis resté dix minutes de plus.

Avec Sarita, c’était différent. Elle se plaisait à croire qu’elle était sensible. Me regardait avec tendresse. En plus, c’était ma cousine. Ses fesses étaient très gaies et sentaient le talc. Le matin, nous fumions de la marijuana jusqu’à ce que nous soyons affamés. Nous mangions trop. Nous n’avions jamais été très proches, pourtant dès que je regardais sur ma droite, elle était là.

Le deuxième jour, son fiancé est arrivé de Colombie.

Nous nous sommes disputés violemment et j'ai compris que tout était fini. J'ai pris congé.

- Nous ne nous reverrons jamais, a-t-elle dit.

- Évitions les solennités, a-t-il fait observer.

- J'écrirai, ai-je promis.

Le fiancé me regardait. Je n'en suis pas sûr, mais je crois que je lui ai plu. J'ai fermé la porte et pris l'ascenseur avec une dame. Ni elle ni moi n'avions nos clés et nous avons été obligés de nous regarder. Les minutes passaient et personne n'entrait dans l'immeuble ou n'en sortait. Elle cherchait la bagarre, je n'ai pas pu résister. Nous avons commencé par nous disputer à l'allemande. Elle avait des parents nazis. Nous avons ri et sommes montés dans son appartement.

- *Toi*, tu es un homme spécial. Tu as une tête de céleri boule, mais ça ne me dérange pas.

J'étais satisfait. Nous avons eu un rapport amoureux violent, simulant une bataille. Elle avançait et je la soumettais par l'arrière. Ensuite nous avons éteint la lumière. Le soleil entrait par la fenêtre.

Il était trop tôt pour feindre de dormir, alors nous nous sommes mis à penser. J'ai eu un trou. Je me suis levé pour aller me préparer un thé bien fort. Ingrid soupirait parce qu'elle était germanique. Son corps n'avait aucun sens. Des jambes blanches et méprisables. J'ai décidé d'appeler la police. Elle m'a regardé, exaltée. Nous avons eu une autre dispute.

- *Toi*, tu es un idiot, m'a-t-elle lancé.

- Je n'aime pas les séquestrations, ai-je répondu en désignant la porte d'entrée.

Quand les policiers sont arrivés, nous nous lavions. J'ai

tout nié. Elle a voulu profiter de l'occasion et porter plainte pour un grief quelconque.

– Je n'ai rien en tête pour le moment. Revenez demain.

Nous les avons payés, ils sont partis. À la tombée de la nuit, j'ai fini par m'ennuyer. Elle aussi a lâché un commentaire dans ce sens.

– Tu m'ennuies.

Nous nous sommes dit au revoir et je suis descendu par l'escalier de service. Un monsieur très sérieux entrait juste à ce moment-là et a refusé de me laisser sortir.

– Qui êtes-vous ?

– Qu'est-ce que ça peut vous foutre ?

Il s'est trouvé dans l'obligation de me frapper.

Le lendemain, je me suis levé assez fatigué. Comme il n'y avait personne chez moi, j'ai chanté et fait partir mon corps à la dérive. Je suis sorti et me suis assis à l'ombre. J'ai vu une blonde qui avait l'air gentille. Pour elle, j'aurais été capable de manger une assiette de soupe. Elle était vulgaire, mais me faisait penser à une petite chatte. Elle avait une moustache féline et un grelot gracieux au cou. Des centaines de trains sont passés, mais elle n'est montée dans aucun.

– Vous avez du feu ?

J'ai cru qu'elle avait envie de m'embrasser. Je me suis mis à courir comme un dératé, les pieds presque à hauteur de ma gorge.

J'étais un homme heureux. Personne ne savait rien de moi. Je prenais plaisir à offenser des femmes au hasard. Faisais l'idiot pour m'attirer la confiance des gens. Je suis un stratège. Je suis un homme. J'ai besoin de dormir au-dessus de quelqu'un.